



Pour une rentrée littéraire épanouissante

Paul Sunderland

Ce matin, comme à l'accoutumée depuis que la chaleur estivale s'en est allée, je m'octroie un breakfast consistant : jus d'orange, céréales, bacon, café. Hier soir j'ai englouti deux tartes flambées et un sérieux de bière. Cela faisait partie de mon plan. Deux tartes flambées prétendument filles de la « cuisine traditionnelle », dixit le taulier. J'ai bien évidemment mes doutes sur la question : je soupçonne en réalité de la pâte industrielle puis une création et une cuisson effectuées par des gens sans la moindre formation aux métiers de bouche (nonobstant toute la bonne volonté dont je les crédite). L'important était, à mes yeux, la quantité absorbée. Comme on dit, un sac vide ne tient pas debout et aujourd'hui, nous entrons au cœur de la rentrée littéraire. Je devais prendre des forces afin de me consacrer correctement à cette journée que je veux spéciale. Cette rentrée compte parmi les événements que pour rien au monde je ne manquerais.

Je m'active pour me préparer ; il n'est pas question de musarder dans l'appartement car je tiens absolument à me présenter à l'heure exacte de l'ouverture de ma centrale d'achat favorite. Et avant cela j'ai un certain nombre de choses à faire.

Il faut surtout que j'aille chier avant de partir, mais je ne m'inquiète pas. Quelques mouvements naturels suffisent à faire descendre le petit-déjeuner d'il y a quelques minutes, poussant ainsi les tartes flambées et la bière de la veille.

Tout se déroule selon mes calculs, je commence bien vite à sentir le titillement caractéristique et impérieux du délestage sur orbite d'attente. Mais l'orbite se dégrade vite et je ne dois plus tarder à prendre certaines dispositions.

Il y a des gens qui s'angoissent facilement d'une constipation passagère, surtout des personnes âgées, à ce que je sais. Je n'en suis pas encore là et lorsque ça ne vient pas, eh bien j'attends sans y penser. Ça se réveillera quand ça se réveillera.

Je m'empare d'un petit sac plastique déniché dans une supérette. Par habitude, je vais m'installer aux gogues mais au lieu de m'asseoir sur le trône, je m'accroupis et lâche le paquet directement dans le sac. Ça tombe lourdement, avec le petit frou-frou du plastique. Forcément, avec tout ce que j'ai mangé, j'ai un peu

l'impression de m'être transformé en goudronneuse. Cela aussi faisait partie du plan. Dans le fond du sac de superbes étrons d'une couleur saine (en dépit des flammekueches artificielles) sont désormais prêts. Je ferme bien soigneusement le sac (j'ai auparavant vérifié qu'il n'était pas déchiré, même de façon minimale).

Je termine en me libérant la vessie, dans le gogue cette fois, je me torche, je tire et voilà. Direction salle de bains. Une fois terminé, je m'habille. Tenue discrète, passe-partout. Pantalons sombres, pull anthracite, chemise blanche. Boots noires, duffel-coat (noir), car il commence réellement à faire frisquet. Je prends mon cartable en cuir ; dans un compartiment : ma trousse, mon cahier, le livre que je suis en train de lire (un Huysmans). Dans l'autre : mon sac plastique.

Je ferme derrière moi et sors de la résidence sans croiser personne. C'est une de ces journées macabres comme je les adore. Beaucoup de gens cèdent volontiers aux évidentes séductions de la saison chaude, probablement parce que cela leur demande moins d'efforts d'observation des paysages et des êtres. Aujourd'hui le brouillard règne en maître absolu sur la ville et je devine, à la façon dont les feuilles mortes sont plaquées au sol par l'humidité ambiante, qu'il n'aura à souffrir aucune contestation de la part de l'astre du jour. Par ce temps, je revis. Il m'est alors fort agréable de reprendre la lecture des gothiques, des symbolistes (vous avez vu Joris-Karl) ; ma délectation se parachève alors grâce à quelques nocturnes de Chopin, ou la foi de Penderecki.

Dans le tram, un vieux monsieur, qui manifestement apprécie l'art de la conversation à bâtons rompus, m'entretient sur la météo du jour. Il ne semble pas particulièrement mélancolique ; peut-être apprécie-t-il lui aussi les charmes secrets de l'automne quand s'installe la période heureusement dissolvante du Scorpion. Dans mon cartable, le sac de merde est d'une discrétion olfactive absolue. Je me prête volontiers, le temps que dure mon parcours, au sympathique bavardage de mon voisin de siège (siège non percé, celui-là).

Parvenu au centre-ville, je descends, après avoir pris aimablement congé. Les dix heures se font proches. J'avance tranquillement, je traverse des espaces, les trams roulent au pas car la foule est déjà dense, là où je finis par arriver. Ma centrale d'achat. Mon building kulturel.

Il est dix heures et j'ai l'air d'un intellectuel de rentrée littéraire. C'est parfait. Les portes viennent d'ouvrir, les premiers visiteurs empruntent les escalators. Je m'insère dans le flot, la mine vaguement blasée du penseur d'élite que rien, a priori,

ne peut surprendre. D'un pas tranquille je quitte l'escalator à l'étage livres. Il faut marcher lentement, ne pas avoir l'air pressé. Cela trancherait avec l'image du lieu. Nous ne sommes PAS dans un supermarché du livre. Nous ne sommes PAS dans un supermarché du livre. Nous ne sommes PAS...

À la saison dite « belle », il m'est déjà arrivé de draguer dans ces rayons. Souvent vêtu d'une espèce de blouson de toile sans manches mais cousu de poches, j'ai été, à plusieurs reprises, confondu avec un des vendeurs. Le plus beau, c'est qu'à chaque fois je joue le jeu, je le joue très bien même, au point de donner le renseignement exact que viennent quérir auprès de moi de charmantes femmes, jeunes ou moins jeunes. Je fais exprès d'en rajouter un peu, elles sont surprises, ne s'attendant manifestement pas à autant d'empressement de la part d'un libraire, jusqu'au moment où je leur dis « regardez bien, je ne suis pas un vendeur, mon apparence vous a trompée malgré moi, bien que cela ne m'ait pas empêché de vous répondre de façon satisfaisante ! » Nous poursuivons habituellement le jeu et c'est ainsi que je me suis taillé quelques succès d'autant plus agréables qu'inattendus.

Ce matin, il en va autrement. Frères et sœurs, chers amis, camarades, l'heure est grave. C'est la rentrée littéraire. Des centaines de titres, rien que pour la fiction. Au rayon des nouveautés, je me baisse soudain, comme si je voulais jeter un œil sur les bouquins du bas. J'ouvre rapidement mon cartable, je sors le sac plastique que je déchire promptement vers le haut, puis je cale celui-ci derrière une rangée d'ouvrages universitaires. Je n'ai même pas eu besoin de faire des repérages, j'ai tellement l'habitude d'y aller... Je sais pertinemment que les étagères du bas sont suffisamment profondes pour y disposer, tout en les dissimulant derrière une rangée de tomes, mes visiteurs du jour.

Je me redresse lentement et poursuis ma molle navigation. Personne n'a repéré mon manège. Je quitte à présent ce rayon, vais me poster près des bandes dessinées. J'en profite quand même pour réellement regarder ce qui vient de sortir en franco-belge. J'aime bien les intégrales des gros camions du genre. Biens foutues, bon rapport qualité-prix. Auteurs classiques, incontournables.

Les gens commencent à arriver en plus grand nombre. J'observe. Ça commence à tirer la gueule près des nouveautés, mais personne apparemment ne moufte. J'aperçois deux vendeurs, ils se considèrent d'un air un peu soupçonneux, sans rien se dire, et replongent vite le nez qui sur son écran, qui dans son chariot d'arrivages. Tout se déroule selon mon plan.

Je repasserai un peu plus tard. Laissons les choses travailler seules.

Je redescends, quitte l'immeuble. Dehors, le brouillard est toujours aussi épais. Je reprends le tram afin de me rendre à la bibliothèque universitaire car je dois compulsier certains ouvrages traitant de ce singulier sujet qu'est la production d'homoncules au cours du Moyen Âge puis de cette escroquerie que l'Occident intellectuellement amoindri nomme béatement la Renaissance. Bien que déjà connaisseur de la question dans ses grandes lignes, l'idée d'une recherche un peu plus avancée m'est venue consécutivement à la récente lecture d'un roman de jeunesse de W. Somerset Maugham.

J'y passe à peu près une heure. Je prends quelques notes dans mon cahier, notes que je dupliquerai par la suite sur une clef USB et un disque dur. Avant de partir je repère un exemplaire des *Unaussprechlichen Kulturen* de von Juntz. Il faudra que je revienne pour ça aussi. Mais pour l'instant je décide de rentrer chez moi et de me réchauffer une barquette micro-ondable.

Une fois le petit salé aux lentilles correctement descendu, je digère quelques instants sur le canapé (j'ai aussi un canapé). Un joyeux tiraillement s'empare de moi. Si j'y cédaï sur-le-champ, je repartirais illico pour le rayon nouveautés mais ce serait faire preuve, à mes yeux du moins, d'un inadmissible manque de self-control. La tension doit impérativement monter d'un cran ou deux, encore, encore. La jubilation intérieure, à visage neutre, doit se faire électrique. Paradoxalement, je m'allonge sur le côté et ferme les yeux.

Ce n'est pas un rêve, pas vraiment. Je marche sur une carte géante, un planisphère dont j'ai modifié la perspective. Je regarde le monde en projection verticale depuis l'Antarctique. Ce sont toujours les mêmes continents, les mêmes pays, mais tout est à redécouvrir. Les couleurs ne reflètent pas les couleurs générales du relief et de la flore locale, elles sont artificielles, elles sortent comme qui dirait de chez mon glacier favori de l'été mais ces terres sont vastes, vastes, aussi vastes que moi qui les enjambe sans le moindre effort. Je croyais les connaître, et voici que mon dépaysement frise l'excitation sexuelle. Je pourrais me jeter sur un pays, n'importe lequel, et dans ma chute je me mettrais à rapetisser afin de me conformer à l'échelle, je planerais, porté par des vents favorables, vers un point de chute précis ; là, posé au centre de ma cible, je ne connaîtrais rien, j'aurais tout à faire pour me fondre dans le paysage. Les noms, les langues, les us et coutumes, le tellurisme et la saveur des oraisons.

Au lieu de cela je me réveille brusquement, comme si l'ange me mettait une claque salutaire. Lève-toi connard, c'est l'heure. Je me lève. Je retourne pisser, enfile à nouveau mon manteau, me ressaisis du cartable et repars vers l'arrêt de tram. C'est le début de l'après-midi et, s'il ne s'offre pas un retard à la mode VIP, je devrais, dans quelques minutes, m'approcher physiquement de Marc-Bernard Sucksay de Librairy.

*

Sucksay de Librairy. Le dieu vivant de la littérature française. Ca se passe toujours dans votre centrale d'achat préférée, mesdames et messieurs, chers clients, chers adhérents.

Avec sa tête mi-chevelue mi-chauve, ses yeux doux et mouillés, le crin savamment entretenu de ses joues et de son menton, il ne pouvait que plaire à ces dames. Ou passer totalement inaperçu. Mais Sucksay de Librairy, surgi un beau jour de nulle part, a commencé sa carrière people sur un très audacieux mélange de démagogie et de boniments. L'innocence et l'honnêteté ne payaient pas assez pour ce bateleur brûlé d'une soif inaltérable de reconnaissance. Il a baissé son froc (mais pas de la même manière que moi) ; fin observateur de la société, il a écrit des histoires en fonction des goûts de la majorité, s'est rallié aux bannières d'un humanisme de bon ton et se balade désormais les couilles en or à l'air. Tout le monde y trouvera son compte dans ses best-sellers livrés avec la régularité d'une horloge suisse, de la lycéenne en mal d'une vie intérieure à peu de frais à la rombière prise dans la délicate gestion de sa ménopause, sans oublier le geek féru de science-fiction altermondialiste, ni l'agnostique en quête de transcendance sans Dieu. Les histoires sont belles, avec *des sentiments*, elles finissent bien, les méchants, invariablement de sales extrémistes religieux chrétiens, retournent, piteux, dans le trou d'enfer qui les avait initialement vomis.

Quand Marc-Bernard Sucksay de Librairy déclare, sur les plateaux des émissions littéraires, dans les revues spécialisées, qu'il écrit pour les femmes, pour toutes les femmes, car il les aime *passionnément*, il pratique le cocufiage de masse car les époux et petits copains concernés ne s'aperçoivent de rien, jamais. Même en live, même aux bras de leurs chères et tendres. Ces glandus, en fait, sourient comme des veaux. C'est qu'eux aussi ils y trouvent à boire et à manger : notre plume d'élite

leur sert libéralement, au fil des pages, une petite soupe d'érotisme de bon goût. Il y a de la place, sur cinq cents pages.

Sucksay de Librairy est de tous les combats. Mais surtout les bons : Free Palestine, Yes We Can, À Bas « la Finance Mondiale », etc. Ça plaît aux jeunes et aux rebelles de vernissages. Ses romans, délicates architectures de bienséance et d'intrigues téléphonées, pré-scénarisées, font la joie des professionnels du livre et, bien entendu, de son éditeur.

Sucksay de Librairy dispose de son propre site internet. Il y reçoit régulièrement des déclarations d'amour (qu'une groupie non rémunérée mais pétrie d'admiration pour le grand auteur s'empresse d'effacer, par respect des consignes, jalousie et anticipation de délices jamais promises par *Bernard-Marc*, mais toujours espérées) ; elles émanent de femmes aussi bien que de pédés du cul. Le génie littéraire ne s'en offusque pas, cependant : tout cela ne fait que conforter la légende...et la stratégie marketing. Le forum de son site, « plate-forme participative », explore tout, mais alors absolument tout : les sciences dures, les sciences humaines, l'art, la littérature, tout. Pour pas cher, vous y referez le monde sous l'œil géant quoique invisible du maître des lieux (comme tout bon objet de désir, il se garde bien d'intervenir trop souvent). Les trolls, sujets de discussion partis en lattes ou individus ainsi étiquetés, n'y sont pas admis. Il s'agit avant tout d'un espace de « citoyenneté plurielle, humaniste ». Les pages sont belles, le regard de Sucksay y prend des teintes veloutées à faire fondre la frigidité d'une élue socialiste.

Cet après-midi, en revanche, la matité du grand homme n'est pas tout à fait la même alors que je rallie de nouveau le rayon des nouveautés de la rentrée. Celle des vendeurs et visiteurs non plus. Ils ont tous des gueules jaunâtres, verdâtres. Les peaux sont luisantes de sueur. Il faut dire que l'odeur ambiante est parfaitement infecte. Par un de ces mystères qui viennent régulièrement effleurer l'histoire des hommes, personne depuis ce matin ne semble avoir découvert mon sac plastique, comme si une barrière invisible empêchait de localiser la source des miasmes. Cette source est pourtant, littéralement, sous leur nez. Mais elle se trouve surtout à quelques mètres à peine de Sucksay qui, la mine visiblement éprouvée, tente vaillamment de continuer sa séance de dédicaces. De loin, j'observe la scène. Les vendeurs, eux aussi, font comme si de rien n'était. J'en entends deux se dire qu'il y a un sérieux problème de canalisation quelque part à l'étage et que c'est bien bête, mais bon, on n'y peut rien. On ne pouvait tout de même pas annuler la rencontre. C'est une

remarquable explication, mais fausse, car mes canalisations personnelles ont parfaitement fonctionné, ce matin. J'avais, il est vrai pris mes dispositions (mais, dans l'ensemble, j'affiche un excellent transit intestinal, même après avoir mangé des pâtes ou du riz).

Sucksay de Librairy signe son dernier opus, du mieux qu'il peut, la bouche tordue en un sourire faux, les yeux brillants et la transpiration aux aisselles. Ces messieurs-dames qui attendent en une file impressionnante, sont à bout de forces, pour certains. Mais ils veulent leur signature ! Alors ils restent... Le grand moment enfin venu, ils échangent deux ou trois néants d'amabilités, mais la corde s'use, s'use. Je ne pensais pas, pour ma part, que ça dauberait aussi puissamment. Je suis vraiment satisfait du résultat, et nullement incommodé. Je me suis au préalable conditionné mentalement, la veille. Il existe de bons exercices pour cela.

C'est alors que, faisant semblant de me promener devant une exposition de photographies attenante, je découvre un autre sac plastique ouvert. Ce n'est pas moi qui l'ai déposé, bien que celui-là aussi contienne de solides étrons. Le sac se trouve derrière une colonne, elle-même dans le dos de Sucksay ; quelqu'un – je ne sais qui – l'a déposé (quand ?) entre le pied de la colonne et un carton contenant un stock d'exemplaires à signer, au cas où il ne s'en trouverait pas suffisamment. Bien joué. Cela signifie cependant qu'on va finir par le découvrir, peut-être plus rapidement que mon propre dépôt. Il est indispensable que je reste jusqu'au dénouement.

Et voici, une dizaine de minutes plus tard : Sucksay, de plus en plus affaissé, marmonne des banalités sans queue ni tête devant une jeune fille livide venue avec son livre, quand, remarquable convergence, deux personnes découvrent à la même seconde les deux sacs. Je dis bien « à la même seconde ». Je sais que cela semble improbable mais j'ai déjà vu des choses plus étranges et j'ai appris à ne plus m'étonner. Je ne conserve que l'émerveillement. Will wonders never cease. Au moment précis où Marc-Bernard Sucksay de Librairy s'apprête à apposer son paraphe, les deux « découvreurs » énoncent, en une puissante et parfaite synchronie, la vérité nue :

« MAIS C'EST DE LA MERDE !! »

Et de montrer à l'assistance les deux sacs et leur contenu.

Les digues, alors, se rompent. Trois femmes sont prises de vomissements, puis une quatrième, puis un homme. Un cri d'horreur secoue la file d'attente, les vendeurs, les managers. Les sacs sont montrés du doigt, certains, malgré tout, veulent

s'approcher. Évidemment, ils le regrettent bien vite. L'auteur, tétanisé, reprend ses esprits mais, ce faisant, expulse un jet de liquide rosâtre sur la table où il distribue sa signature et ses bons mots à ses chers admirateurs venus de près ou de loin. Les corps à présent se courbent sur le sol et c'est ainsi que, pour la première fois de son existence, Marc-Bernard Sucksay de Librairy voit des individus se prosterner devant lui, devant son talent, devant sa compréhension des mystères et de la beauté du monde, devant sa si grande sensibilité envers les femmes, devant son admirable conception de l'humanisme post-chrétien.

Mais ils se sont tous mis à gerber.

*

Je rattrape le rez-de-chaussée et décide de regagner mes pénates. C'est bientôt l'heure du goûter ! En bas des escalators, passées les portes automatiques, l'air automnal sent les feuilles en décomposition. C'est une autre odeur, mais tout est de saison, finalement. Cependant, tout n'est pas encore fini. Partant dans une direction opposée à la mienne, je reconnais, à quelques mètres devant moi, le vieux bonhomme avec qui j'ai discuté en venant ici, ce matin. Lui aussi porte un cartable.

Comme s'il avait reconnu ma présence, il se retourne vers moi, m'offre un grand sourire, et repart. Nous n'avons pas échangé une seule parole, cette fois.

J'arrive au tramway. Machinalement, je valide mon pass.

J'attends la rame en me posant quelques questions.